

© 2009, Rouge Inside pour la présente édition
© 2009, Planeta pour la version originale
© 2009, Droschl pour la préface de Juan Goytisolo
Rouge Inside – 2, rue Auguste Comte – 69002 Lyon
ISBN : 978-2-918226-00-0
www.rouge-inside.com

Angel Vazquez

La chienne de vie de Juanita Narboni

Traduit de l'espagnol (tangérois) par Selim Chérif

R o u g e I n s i d e

En mémoire de ma mère et
de son cercle d'amies, juives et chrétiennes,
dont Juanita Narboni s'est approprié le langage-souvenir,
m'obligeant à écrire ce livre.

Angel Vazquez

INTRODUCTION

Il y a des œuvres d'une telle singularité qu'elles en deviennent irréductibles à tout schéma théorique. *La chienne de vie de Juanita Narboni*, du Tangérois Angel Vazquez, en est un bon exemple. Les professeurs de littérature n'arrivent d'ailleurs pas à la faire cadrer avec leurs tableaux synoptiques, leurs classifications. Ce texte n'est ni réaliste ni fantastique, et il ne correspond même pas au « contexte national » du roman espagnol au XX^e siècle. Sa déconcertante hybridité se manifeste à tous les niveaux de la composition : langage, structure, expression verbale de l'espace dans lequel le personnage pense et s'en remet à ses souvenirs ou son imaginaire. En parcourant les pages du roman, nous devons dresser l'oreille à cette voix de la protagoniste sans savoir avec certitude si elle s'adresse à elle-même, à quelqu'un en particulier ou – en fin de compte – à nous, les récepteurs curieux et complices de ses paroles et pensées. Le récit que nous écoutons est formé d'un flux discursif, à première vue incohérent, relatif à l'environnement quotidien de la protagoniste : ses angoisses et ses nostalgies, ses haines ou jalousies. Mais, en même temps qu'elle nous guide discrètement dans les détours de sa vie, elle nous permet d'entrevoir le milieu urbain qui l'entoure.

La temporalité du récit est aussi incertaine que le destinataire de la voix narrative. À l'évidence, nous sommes à Tanger. Mais dans lequel ? Celui du statut international, durant l'entre-deux-guerres ? Celui de l'invasion par l'armée espagnole, en juin 1940 ? Celui du retour au statut antérieur, au cours de l'âge d'or de la ville, qui va de 1945 à 1956 ? Celui du rattachement au Maroc et de sa décadence plus tard ? Les séquences qui composent le roman sautent d'une époque à l'autre, et seules de fugaces allusions aux événements politiques ou aux films projetés en ville peuvent nous aider à les situer dans le temps. Au travers de ce regard à courte vue, étranger au bruit et à la violence du monde, nous en captons néanmoins la marche de façon détournée : proclamation de la République espagnole, arrivée des Juifs fuyant les persécutions nazies, affrontements verbaux entre "rouges" et phalangistes. Juanita est une caisse de résonance où l'essentiel et l'accessoire se mêlent. Tout nous est présenté sur un pied d'égalité. Il n'y a pas la moindre distinction entre le collectif et l'individuel. Un ragot de voisinage se mêle à l'évocation de la guerre d'Éthiopie et du destin du Négus. La voix – ou plutôt le soliloque – de Juanita mélange les événements et déclassifie leur ordre de priorité. Son mécontentement croissant envers elle-même se traduit par une croissante appréhension envers le monde qui l'entoure. Tanger, le rêve brisé de tant d'Espagnols comme Angel Vazquez, se convertit peu à peu en la tombe qui les ensevelit. « Cette ville qui est entourée de cimetières depuis toujours – dit Juanita – est elle-même devenue un cimetière. »

Ceux qui ont connu le vieux Tanger cosmopolite et ouvert reconnaîtront tous les points de référence qui jalonnent

les trajets de Juanita – qui se définit elle-même comme « quelqu'un qui a la bougeotte » – et permettent d'en retracer le parcours avec une précision millimétrique : cafés, boutiques, cinémas, balnéaires ou plaques de rues. Le roman de Vazquez est – entre autres choses – la reconstitution d'un espace urbain au filtre de la nostalgie de l'exil, dans la lignée du Dublin joycien de Leopold Bloom. La fusion de la ville avec le langage qui la recrée – « transformation de la topographie en typographie », comme le dit Julián Rios – marque quelques-uns des romans les plus significatifs et les plus complexes des dernières décennies – de Dos Passos à Döblin ou Orhan Pamuk – et transforme le personnage du récit – comme le protagonistes de mon *Paysages avant la Bataille* – en lecteur obsessionnel de plans et marcheur invétéré. Mais à la différence de Leopold Bloom, le périple urbain de Juanita n'a aucune finalité apparente : elle ne cherche pas à domestiquer l'espace pour le lire et l'interpréter, ni à partager la nostalgie de l'auteur ou son désir de retrouver un passé définitivement éteint. Elle traverse sectoriellement le temps dans une espèce – pardonnez-moi l'oxymoron – de continuité discontinue. L'Histoire glisse sur la peau de Juanita sans modifier sa façon d'être. Le particulier – l'accumulation de détails futiles – encombre le général et en empêche toute compréhension. En d'autres mots, les arbres l'empêchent de voir la forêt. Mais c'est précisément là que réside sa force et son caractère exemplaire. L'ignorance de Juanita et – en fin de compte – son insignifiance de personne banale sont l'abrégé de l'immense majorité des êtres humains qui vivent, parfois avec bonheur, leur condition de simple pion sur l'échiquier d'un jeu dont ils ne connaissent pas les règles, et qu'ils ne cherchent d'ailleurs pas à comprendre. Son

caractère romanesque incarne celui de ce fameux « héros vulgaire » qui fascinait Flaubert.

Comme l'indique Virginia Trueba dans sa très documentée préface à la dernière édition espagnole du roman, la voix narrative que nous "entendons" ne correspond pas à celle décrite comme "monologue intérieur". Juanita dialogue avec elle-même à la seconde personne avant, sans avertissement préalable, de se mettre à converser – de façon réelle ou imaginaire – avec les gens sur qui elle tombe. Plus que chez Joyce, cette voix qui plane et lévite à faible distance du sol, sans jamais en décoller, me rappelle les bavardages des personnages féminins de l'Archevêque de Talavera (1398-1470 ?) : un même torrent de paroles qui jaillissent des pages du livre et nous invite à les lire à voix haute. Je ne sais pas si Angel Vazquez avait connaissance du *Corbacho* et de son ahurissante galerie de voix ; mais je suppose que oui, dans la mesure où le principe esthétique et créatif des deux œuvres présente quelques similitudes, comme l'emploi assez heureux de nombreux localismes ibériques, y compris des arabismes, comme *Jalufa* (de l'arabe maghrébin *Hallouf*, porc). Qu'il y ait ou non influence, les deux œuvres reflètent une société dans laquelle la diversité culturelle et sa contagion osmatique favorisent l'emploi d'une langue d'une savoureuse hybridité, non soumise à la règle constructive d'une correction stérilisante et normative.

Un des éléments les plus stimulants du roman est en effet son vaste registre d'idiotismes en différentes langues ou dialectes. Juanita Narboni s'exprime souvent en hakétia, c'est-

à-dire dans l'espagnol des Séfarades marocains, en le fondant avec de nombreuses expressions typiquement andalouses et à des phrases entières en français, sans compter les mots dérivés de l'arabe. Le cosmopolitisme du Tanger d'avant l'indépendance du Maroc se traduit ici dans la riche singularité de son parler. Il ne répond à aucune linguistique élaborée ou élégante, comme chez certains de ses illustres prédécesseurs : c'est une simple reproduction de celui des Tangérois espagnols des classes populaires. Juanita, répétons-le, est une femme faiblement éduquée, et sa perception du monde s'est forgée à travers les revues "féminines" (nous parlerions aujourd'hui de "presse du cœur") et les films américains et espagnols (sentimentaux ou folkloriques) projetés dans les salles de cinéma qu'elle fréquente. Les héroïnes – femmes ou homosexuels – des meilleurs romans de Manuel Puig, comme *La Trahison de Rita Hayworth* ou *Le Baiser de la Femme-Araignée*, parviennent à créer des entités littéraires neuves à partir de ce type de sous-culture. Celle de Vazquez ne le cherche pas. Juanita se contente de percevoir la vie et la ville où se déroule son existence sans jamais pouvoir en extraire le dénominateur commun qui leur donnerait du sens.

À ce propos, il me revient à la mémoire la brusque réaction de Jean Genet face aux digressions de la bonne qui habitait rue Poissonnière et accompagnait la fille de Monique Lange à l'école. En réponse à un simple « Comment allez-vous ? » elle avait commencé à se répandre en d'interminables commérages sur ses peines de mère célibataire et le peu de fiabilité de ses amants.

– *Nom de Dieu ! Lâcha-t-il. Vous ne pouvez pas avoir une idée générale ?*

Dans le roman d'Angel Vazquez, Juanita incarne merveilleusement bien cette incapacité à accéder à une *idée générale* qui est au cœur des plus grands romans et récits, de l'héroïne de *Un Cœur Simple* de Flaubert au protagoniste du *Brave Soldat Chveik* de Hasek. Une prouesse d'apparence modeste, mais bel et bien une prouesse.

Juan GOYTISOLO

NOTE DE L'ÉDITEUR

La complexité de la langue choisie par Angel Vazquez pour sa narratrice, Juanita, a nécessité un assez grand nombre de notes pour la compréhension de ce texte en français. Les termes récurrents sont repris dans un glossaire en fin de volume. Toutes les expressions en italiques sont en français dans le texte. Par ailleurs, conformément à l'usage en vigueur dans le Tanger de l'époque, les expressions typiques ainsi que les nombreuses citations de chansons populaires ont été laissées en espagnol (avec traduction en note de fin de volume).

Pour plus d'information sur l'auteur ou sur les enjeux linguistiques de ce roman, et notamment sur la question de la Hakétia (le judéo-sépharade marocain), voir le site internet des éditions : www.rouge-inside.com

Je suis le mensonge qui dit toujours la vérité.

Jean COCTEAU

Il serait malhonnête de ma part de ne pas avouer que, comme lecteur, j'ai depuis toujours ressenti une aversion très nette pour toute forme d'éclaircissements préalables présentés par l'auteur lui-même. Ne dira-t-on pas aujourd'hui que j'en viens à me rendre coupable d'une incorrection comparable ? Car c'est bien ainsi que j'ai considéré et que je considère le fait de juger le public incapable de se passer d'explications. Surtout s'agissant du contenu d'une œuvre. Mais n'ayez crainte en lisant ces quelques lignes ; je n'ai pas du tout l'intention de vous entretenir des significations possibles – si tant est qu'il y en ait une – de « La vida perra de Juanita Narboni ». En me relisant, j'ai été pris d'un doute : ne convenait-il pas d'ajouter un préambule traitant de cette façon de s'exprimer de Juanita Narboni, qui est rigoureusement authentique bien qu'elle semble montée de bric et de broc. J'ai écrit ce roman dans un espagnol fort peu orthodoxe sans autre intention que de retranscrire aussi exactement que faire se peut le langage spontané – parlé – d'habitants bien réels et foncièrement typiques de la ville de Tanger. Une ville qui appartenait alors à tous et à personne – la Zone Internationale – mais que la force érosive et régénératrice de l'Histoire s'emploie actuellement à rendre à ses origines. De nombreuses langues y furent couramment utilisées mais, mis à part l'arabe, la plus répandue était un espagnol populaire – au sens littéral – issue de l'Andalousie méridionale et plus particulièrement du parler des Juifs séfarades – ineffables autant que que

mal connus des Espagnols – qui ont perpétué avec amour, des siècles durant, l’usage d’un castillan archaïsant, naguère répandu ça et là dans tout le bassin méditerranéen, qui survit de nos jours en Israël aussi bien que, par exemple, au Canada, et, bien sûr, dans tous les pays d’Amérique hispanophone. Dans le cas précis des Juifs du Maroc, rappelons que l’idiome particulier des Séfarades, celui notamment des milieux les plus modestes et par là même les plus représentatifs, est connu sous le nom de « hakétia ». Pour les linguistes, c’est un mélange – hautement savoureux à vrai dire – d’ancien castillan et d’hébreu, métissé d’arabe et de portugais. Mon but, moi qui ne suis point savant – bien au contraire – aura seulement été de retranscrire tel quel, avec sa part de hakétia, le langage que l’on entend naturellement dans la bouche des vrais Tangérois. Et si j’ai préféré une femme, une Tangéroise, c’est parce que, nous le savons tous, les traditions survivent mieux par les femmes que par les hommes – tel a du moins été le cas jusqu’à nos jours. Je ne veux insister que sur ce seul point : en aucun cas je n’ai voulu m’essayer à une création expérimentale. J’ai uniquement rendu l’expression directe d’êtres de chair et de sang en écartant au maximum toute transfiguration littéraire. Sans aucun doute est-il utile, surtout pour ceux des lecteurs qui ne connaissent pas le milieu que je décris, de préciser que Juanita, toute Anglaise qu’elle soit par son passeport, parce que son père est né à Gibraltar... avec son nom italien, avec ses amies, Juives pour les plus proches, Juanita est avant tout Espagnole. Plus précisément Andalouse, comme sa mère. Sa langue maternelle est donc l’espagnol, mais si elle y mêle les expressions très caractéristiques que j’ai évoquées, c’est qu’elle est et ne peut être – tel était du moins mon propos – que Tangéroise. C’est pour cela que je n’ai voulu ni guillemets ni italiques pour signaler certaines de ses phrases ou tournures prises

à d'autres langues : ces emprunts lui viennent tout naturellement. Nous accueillons bien avec admiration et respect le castillan remodelé par l'Amérique hispanophone, notamment sous la plume de ses poètes et romanciers. Ne devrions-nous pas agir de même envers celui-ci, qui nous vient de l'autre rive du détroit de Gibraltar ? Il est moins prestigieux, soit, mais également authentique. Telle est du moins ma conviction.

Ce sont en vérité la vivacité et l'étonnante capacité de notre langue à s'adapter qui n'ont pas toujours été comprises ni reconnues à leur juste valeur. Elle a pourtant su voyager. Émigrer. Ma contribution se limite à peu de chose : une ville, Tanger, qui – comme nous l'avons dit – n'est plus ce qu'elle était. De nos jours, elle renoue avec son passé arabe, et seuls les imprudents pourraient prétendre barrer le chemin de notre mère toute-puissante, l'Histoire. Mais j'ai écrit ce livre parce que les Tangérois ne sont pas si rares – à Tanger même, ainsi que de par le monde – à continuer de faire vivre la manière de parler et les tournures de Juanita Narboni. Le temps se chargera évidemment de les faire disparaître. Puisse donc ce roman prendre valeur – si tant est qu'il en ait aucune – de jalon dans les mémoires, de témoignage d'affection.

PREMIÈRE PARTIE

J'AI CHAQUE JOUR plus de peine à enfiler mes bas. Si je pouvais trouver une *occasion*¹ pour aller à Madrid, je m'achèterais un petit manteau de demi-saison. Ça, ya pas de doute, ce sont des bourrelets. Touche-moi ça, Juani ! Des bourrelets... Qui l'eût cru ? Je croyais que ça n'arrivait qu'au bonhomme « Michelin ». Quand je pense... Il y a dix ans même pas, j'étais une femme mince, mince, presque maigre ! À l'école, les filles m'appelaient « pattes de clou ». Surtout cette teigne, la petite-fille de Madame Naudy. Quelle bonne idée elle a eue de crever ! C'est dommage, d'ici, on n'entend pas les haut-parleurs. Il fait un tel vent d'Est que personne ne viendra. Je me demande bien ce qu'elle a pu devenir, Rina Ketty ; elle chantait « Sombreros y mantillas » que c'était beau à mourir. C'est le fils de Cecilia là-bas. Quand je pense que je l'ai vu naître ! Il est beau comme un astre. Que Dieu le lui garde. Tout le monde dit qu'il nage comme un poisson, et même mieux. Comme il est beau. Il ne ressemble pas beaucoup à Cecilia et pas du tout à Rodolfo. Fasse la Vierge du Carmel que Ricardito Atalaya ne se trompe pas de drapeau ! Ah ! Cet idiot, là, qui vient me faire libérer la cabine. Je te connais, mon petit, tu es le fils d'Isabel, la bonne que maman avait ramenée de Cartagima. Elle avait travaillé un moment à la maison avant que Maria Benet ne nous la chipe. Non, je ne vais

¹ Argot franco-espagnol tangérois ; désignait un voyage en commun, dans une voiture privée, à frais partagés.

pas déjeuner. Certainement pas. Pour le prix d'un repas ici, moi, je mange pendant une semaine. Je vais lui demander des nouvelles de sa mère, mine de rien. Ça va le désarçonner. Qu'est-ce que je disais ? Il en est resté figé. Il est tout sourire, maintenant, ce sagouin. Je suis contente qu'Isabel se porte bien et qu'ils aient ouvert un petit kiosque à Algésiras. Bien sûr, je suis Mademoiselle Narboni. Et pas « par hasard ». Juani Narboni, et personne d'autre... C'est bien normal que ta mère nous bénisse, *mi rey*², c'est grâce à nous qu'elle s'est mariée avec ton père. Ma pauvre maman savait parfaitement faire des tours de cochon quand elle voulait. Elle avait arrangé toute l'affaire pour lui faire quitter le service de Maria Benet. Je ne me souviens pas de ton père. Il n'était pas cocher ? Si, c'est ça. Merci, mon petit. Toi, fais surtout bien semblant de ne pas me voir. Bien sûr, je connais Madame Marinetti. Tu parles d'une salope ! Oui, et c'était une amie de ma sœur, par dessus le marché. Aïe ! J'ai du sable dans l'œil. Où donc ai-je mis mes lunettes ? Merci, mon chou, c'est gentil de m'apporter quelque-chose à grignoter. Ça me rappelle ces marinades d'olives que préparait ta mère. Je vais me forcer à lui faire un sourire. C'est vrai ; il n'y a aucun avenir pour toi ici. Son mari lui-même ne pouvait pas la supporter. Oui, je sais bien, nous finirons tous par devoir partir un jour ou l'autre. Mais toi, mon chou, tu iras en Suisse ou en Allemagne tandis que moi, je finirai au cimetière de Boubana, avec les coquelicots aussi loin qu'on regarde. Au point où j'en suis, personne ne peut plus rien pour moi. Tiens ! Qui voilà ! Rupert, l'écrivain anglais, avec son inévitable petit Arabe. Encore un cinglé, pour ne pas dire pire. Il a toujours été très poli avec moi. Allez, tapette ! Une petite

² *Mi rey* : « mon roi » en espagnol (« *mi reina* » au féminin). Terme d'affection, parfois narquois, très fréquent en hakétia. Revient souvent dans l'œuvre, ainsi que les expressions analogues : « *lo bueno* », « *mi bien* », « *mi bueno* ».

inclinaison du buste. Moi aussi, je te salue. Je sais parfaitement ce que tu penses, mon joli, et peut-être même mieux que toi. C'est comme si tu disais bonjour au chien du voisin, mais c'est toujours ça. Morning, dear. Je vais arranger un peu mes cheveux. Il ne faudrait tout de même pas que j'aie l'air négligé. Le fils d'Isabel me regarde comme si j'étais un monstre de foire. Mais cette ville en est pleine, mon petit ; il n'y a pas de quoi s'étonner. Je vais m'habiller. J'ai comme l'impression d'être toute nue. Pourtant, ce « Jantzen » est parfaitement bienséant et bien seyant. Mon petit, si ça ne te dérange pas, je vais aller m'habiller. Je vais lui faire signe de surveiller mon sac ; il faut se méfier de tout. Je n'ai pas apporté cette crème que m'avait conseillée Julita. Elle me dégoûte à un point ! On dirait vraiment de la merde. Hier, j'ai vu une publicité pour une crème espagnole dans « Mujer ». J'en demanderai à Obdulía, elle a toujours tout. J'ai la flemme d'aller jusqu'à ma cabine, mais je n'ai pas le choix. Faisons un petit effort. Je passe ma vie à faire de petits efforts alors que je devrais faire comme cette cochonne, en faire un grand, en finir une bonne fois. Bon, j'y suis. Je vais enlever un peu de *rouge*, j'en ai trop mis, évidemment. Déjà que ces andouilles d'Electra m'ont coupé l'électricité – demain, j'irai payer la facture, faire la queue, tout ça, et ça m'enquiquine, je dois bien le dire, ça m'enquiquine –, en plus j'y vois moins bien chaque jour. Don Jesus Perez et Madame Pichery m'avaient pourtant prévenue, mais, par coquetterie, et pour suivre les conseils de cette garce, qui se moquait pas mal que je devienne aveugle et ne s'occupait que de ce qu'en penseraient ses petites copines... On ne peut rien contre le temps, Juanita. Mets-toi bien ça dans la tête. J'ai faim. J'ai toujours eu faim et peur. Un joli mélange. Deux choses bien agréables et souhaitons que ça s'arrête là. J'aime le bruit du vent mêlé au bruit des vagues. Ici, à l'intérieur, bien sûr,

à l'abri. C'est comme si on m'avait enterrée et que le monde continuait à fonctionner au dehors. En sortant, la lumière m'éblouira ; ça va m'énerver. Ah, voilà cette salope. Je ne peux pas la sentir. Elle me respecte, mais elle me déteste. Moi aussi, ne crois pas ! C'est réciproque. *C'est trop difficile pour moi, savoir quoi faire de moi.* Enfin, allons-y, sortons. Une belle entrée, Juanita, Allez, hop ! Maintenant elle me regarde et me dit bonjour. Je te vois venir. Comme toujours. Moi aussi je te dis bonjour, mi reina, se te caiga el mazal³ ; un jour, je t'ai demandé vingt duros et tu as refusé de me les prêter. Évidemment, me dire bonjour, ça fait chic. Je suis une Narboni après tout, et toi, tu n'es qu'une saleté qui a eu la chance de rencontrer ton cocu de mari. Et je te salue, je souris, regarde-moi ce sourire, aussi faux que ma bague, aussi faux que toute ma vie. Bon, peut-être pas comme tout. Tout n'est pas faux. Pas l'odeur des feuilles qu'on brûle. Ni les petits verres de cognac. Ça, c'est du réel. Pas la faim non plus, ni l'impatience, ni cette fichue bougeotte que Dieu m'a infligée et qui fait que je ne me trouve bien nulle part. Ni, non plus, le carillon de la Purísima à l'aube. Ni ma solitude. Je vais bien, mi bueno, merci. Mejado te veas como yo me veo⁴. C'est ça, elle me nargue, maintenant. Pourquoi me pose-t-elle cette question, la garce, puisqu'elle sait que je n'ai pas un sou. Ah non ! Il ne manquerait plus que ça ! Par dignité, je devrais te dire non. Mais la faim me pousse à dire oui. J'accepte. Dieu sait bien pourquoi j'accepte. Mais je continuerai à te détester parce qu'un jour tu m'as humiliée. Moi, ma chère, je suis de celles qui

³ Expression complète : « Se te caiga el mazal y no se levante ». Le mazal est la protection divine, en hébreu ; d'où cette malédiction récurrente : « que ton mazal tombe » (je te souhaite bien du malheur).

⁴ Expression hakétia en espagnol : « Je te souhaite autant de bonheur que j'en ai moi-même ». L'expression, ambiguë, peut selon le contexte signifier : « Je voudrais bien t'y voir ».

pardonnent mais qui n'oublient pas. Je te garde un chien de ma chienne. Comment cette rombière réussit-elle à avoir des cheveux pareils ? Elle doit les teindre avec L'Auréal. Il paraît qu'il y a du poison dedans, que ça a rendu Monica Rito folle et que c'est pour ça qu'elle est morte subitement alors qu'elle jouait du piano. C'est peut-être ce que tu as donné à ton mari. Je rirais bien s'il t'arrivait la même chose. Mais toi, tu as toujours été folle. Les folles et les pouffiasses ont toujours de la chance. Celles qui restent bien sages, par contre, se retrouvent là où j'en suis. « Prenez toujours le droit chemin », nous conseillait ce pauvre papa. Le droit chemin de mon cul !!! Et ma foutue sœur... Dieu sait ce qui a pu lui arriver depuis qu'elle a foutu le camp. Mais ce que je suis devenue, moi, je préfère ne pas en parler. Ce que j'endure, Dieu et moi sommes seuls à le savoir. Je sais pourquoi tu m'invites : tu te sens seule, mauvaise, et tu sais qu'avec ce vent personne ne viendra. Deux ou trois tordus, comme d'habitude. J'en sais long là-dessus. C'est à moi que tu dis ça ? Qui peut avoir l'idée d'aller à la plage aujourd'hui, à moins d'être cinglée, comme moi. Une bouhali⁵ qui préfère être seule n'importe où sauf chez elle. Le Drapeau Noir ! et cet Apollon est parti se baigner ! Je suis inquiète ; elle, elle ne se rend compte de rien. Comment peut-on être assez bête pour ne pas avoir senti qu'il y aurait du vent d'Est aujourd'hui ? Hier pourtant, quand j'ai ouvert la fenêtre, j'ai bien vu que tout était trop calme ; j'ai vu une mouette frôler les pins, ça m'y a fait penser. Ma jambe gauche aussi, qui ne me trompe jamais depuis je me suis foulé la cheville en descendant les escaliers du Ciné American. Personne, pas un chat, ni Lunita Josan, ni les Panades, ni Estrella et sa fille Alegria,

⁵ De l'arabe « Bou hâl », possédé par la transe. Employé en hakétia avec le sens de « Idiot »

ni Ana Maria avec les enfants... Rupert, l'Anglais avec son petit Arabe du jour et moi, plus ce fichu joli garçon. Ce pauvre joli garçon qui va se noyer par imprudence et mourir dans la fleur de l'âge. C'est drôle, je vois dans le miroir du fond que cette crème brunissante « Belle Nora » me va pas mal du tout. Moi, je ne pourrais jamais sortir sans bas comme cette fofolle d'Elizabeth. Ça ne se fait pas ! Encore une amie de ma fichue sœur, en plus. Du même tonneau... Moderne ! Des jeunes femmes modernes. Et cette idiote va me raconter sa vie. Quoi ? Une villa sur le lac de Côme ? Elle a vu ça dans quel film ? Tu vas essayer de me la faire, ma belle ? Elle est soûle. Tout le monde sait que tu es arrivée ici clandestinement, dans une barque. À l'époque où il y avait ces gangsters italiens qui dégainaient pour un oui pour un non comme à Chicago. Je ne risque pas d'oublier, vu qu'un soir où nous rentrions de l'Alcazar, ma garce de sœur et moi, nous sommes tombées en pleine bagarre, près du café Central. Nous avons dû nous enfuir en courant par la rue du Commerce, avec les balles qui nous sifflaient aux oreilles, et nous nous sommes réfugiées dans la boutique d'El Rubito. Et maintenant, s'il te plaît, ne me parle pas de ton mari. Nous savons tous que tu es gérante ici parce que tu as couché avec le Gouverneur. Tout le monde le sait. C'est officiel, *mi reina*. Et d'après les mauvaises langues, et Caridad la première, qui dit qu'on le lui a dit mais qui était toute prête à en jurer, tu as empoisonné Freddy. Ici, dans cette maudite ville, tout se sait. Alors une villa sur le Lac de Côme, hein ! Avec toute la nourriture qui va te rester sur les bras – parce qu'aujourd'hui personne ne viendra, n'y compte pas – je pourrais tenir une semaine. J'ai besoin de faire pipi que c'en est douloureux.

Je n'ai rien apporté à lire. Quelle bêtise ! Et je n'ai pas la moindre envie de rentrer tôt à la maison. Continue, ma fille, vas-y. Je t'écoute, je t'écoute, je te souris, je fais oui ou non de la

tête, selon la conversation, comme le petit ange en plâtre que les pères franciscains installent sur la crèche de la Purísima et qui remue la tête quand on lui donne une piécette. L'après-midi, le vent faiblit ; c'est un vrai soulagement. Je t'écoute, bourrique. Tu as raison. Tout devient trop difficile. Et c'est à moi que tu dis ça ! Lasagnes vertes ou spaghettis al burro ? Des lasagnes et du Chianti. Et du Parmesan râpé. Vas-y, fais-nous des cachotteries. Toi non plus tu ne te gênes pas pour lever le coude. Et ce pauvre garçon qui ne revient pas ! Pourvu qu'il ne dépasse pas la bouée. Je sais bien qu'il nage comme un poisson, mais ce serait si triste qu'il lui arrive malheur. Et comme si de rien n'était, je déguste ma petite olive. Que cette salade est bonne ! Délicieuse : bonite, tomate, œuf dur, laitue, et bien relevée. Mâche lentement, ma chérie, bien lentement, comme te le conseillait le Dr Many. Admire cet océan déchaîné. Dieu sait quand on t'invitera de nouveau. Pas tant que durera ce foutu vent d'Est en tout cas. Pas avant la nouvelle lune... Ce vent fripon qui retrousse les robes et montre à tout le monde comment Dieu vous a faite, qui donne des gifles comme un maquereau à une traînée et vous oblige à remonter la rue de la Plage en sautillant pendant que les gens vous observent, à l'abri... J'ai bien l'intention de vider tout le Chianti que je pourrai. Si je titube, je vais rentrer à la maison après le déjeuner sans que personne ne se rende compte que je suis soûle. Dieu veuille que le vent n'ait pas emporté la culotte que j'ai mise à sécher dans le patio et qu'on ne la retrouve pas accrochée à un massif de fleurs dans le jardin d'Eugenia. Ce ne serait pas la première fois, mais celle-là est déchirée et ce n'est pas le moment d'aller en acheter une neuve à « La Sultana ». Mais oui, je t'écoute, ma chérie. Je t'écoute : on ne peut vivre qu'à l'ombre d'un homme. De ce côté-là, tu peux difficilement te plaindre : ta vie aura toujours été un petit théâtre d'ombres chinoises... Moi, je n'ai que les ombres du passé. Je me souviens chaque jour davantage de quand nous étions petites, de

quand papa et maman étaient encore là. Je n'en peux plus, je vais me faire dessus. Pardon, Gianella, je vais me recoiffer un peu. Pas mal, le fils d'Isabelita. Il a de belles dents. Bienheureuse jeunesse ! Juani, je t'en prie, surtout ne trébuche pas en te levant, ça te trahirait. Bon, je suis là, reina de mi vida. Comme on se sent reposée ! Et le beau gosse n'est pas encore revenu. Il va me gâcher tout le repas. Pourquoi devrais-je m'inquiéter ? Mais c'est que cela me rend absolument malade de voir mourir des gens beaux, alors que le monde est plein d'enfants de salauds bien vivants et moches à faire peur. Je vais prendre un peu de salade. La bonite est délicieuse. Tu as mis du citron, tricheuse ! Maman mettait toujours du vinaigre. Pas beaucoup peut-être, mais ça donnait ce petit goût... Le Chianti me monte à la tête, c'est sûr. Et c'est du « Il Bambino », un petit ange, un petit ange déchu. L'autre, celui qui s'est lancé à l'eau, il a peut-être été mangé par des chiens de mer, il s'est peut-être pris dans des algues. Cette salade... C'est de la laitue ou de la scarole ? Des endives, quelle merveille ! Je t'assure, Gianella, ma chérie, et c'est tout à mon honneur, que je te déteste un peu moins à chaque seconde qui passe. Continue, continue ton histoire, cette histoire absurde où tu as fourré jusqu'à Badoglio. Cela ne m'étonnerait même pas que tu finisses par raconter que tu es une cousine illégitime du Duce. Maintenant que j'y pense, et Amrouche ? Je ne sais pas si cette melhoqa⁶ est venue à la maison. Elle n'en fait qu'à sa tête. Elle a ça de bien qu'elle n'est pas surraca⁷, elle n'a jamais pris que ce qui lui revenait... La pauvre, elle est bien vieille. Elle est vieille depuis toujours... Ma pauvre maman l'appelait la tortue parce qu'elle est lente... Bon, elle sait où je mets les clefs, sous une

⁶ De l'arabe « pendar » ; le sens s'est affaibli en arabe dialectal et hakétia pour désigner familièrement un « gaffeur », une « andouille ».

⁷ De l'arabe classique et dialectal : « voleuse ».